

veulent passer et à chaque instant la masse arrêtée égrène quelques-uns des manifestants qui, suivant un omnibus, une voiture, réussissent à franchir le barrage.

Cela prenait du temps, mais on arrivait à passer, et de l'autre côté on se reformait... Après une course folle, le long des rues qui tournent l'Hôtel de Ville et où aucun agent ne passe, les chars, on se masse rue Vieille du Temple. Là, on se trouve en face d'une boutique dont le propriétaire s'appelle Lévi.

— Mort aux Juifs ! cria quelqu'un. Et on se prépare à briser les vitres. Heureusement, de la queue de la colonne, quelqu'un crie que la police arrive et qu'il faut avancer. On abandonne la boutique intacte et on repart dans la direction de la place de la République.

On trouve cette place gardée. Mais on force la ligne et on se répand sur les grands boulevards. Mais là, des forces policières sérieuses s'opposent au passage. On est forcé de se disséminer... Dî resté, à ce moment, les étudiants vont entrer dans leurs rangs un tas d'individus de toutes sortes, hurlant, brailant...

Pour les éviter, ils remontent au pas de course le boulevard Magenta, et une fois à l'église Saint-Laurent, reviennent par le boulevard de Strasbourg jusqu'au boulevard Saint-Denis. Ils reprennent la chaussée en criant : « Aux journaux ! »

La rue Montmartre est gardée comme une véritable forteresse. Une partie des manifestants est rejetée vers la place de la Bourse. Ils reviennent par la rue Réaumur. On les repousse de nouveau. Un bagarre se produit. Des arrestations sont opérées... Mais aucune n'est maintenue.

Pendant ce temps, les élèves de l'Ecole des hautes études commerciales, partis du boulevard Malesherbes en monôme, se dirigent vers le domicile de M. Mathieu Dreyfus, boulevard Haussmann. Ils sont repoussés et vont boulevard des Italiens où ils rencontrent encore des agents. Une collision s'engage. Encore des arrestations, sans suites.

Une tentative pour aller rue de Bruxelles est également infructueuse.

Somme toute, beaucoup de tapage et pas grand mal. Du reste, ce n'est que la préparation. On se réservait pour le meeting du soir, où se sont passés des événements bien plus graves, comme on a pu le voir dans le compte rendu de notre collaborateur Chincholle.

UN CRIME RUE ROYER-COLLARD

Un crime, dont l'auteur est encore inconnu, a été commis, l'avant-dernière nuit, vers quatre heures et demie, à l'hôtel de Bordeaux, 8, rue Royer-Collard.

La victime est une femme galante, que la police connaissait fort bien et nommée Léontine Caluras, née à Angoulême, âgée de cinquante ans environ.

Le 14 novembre dernier, elle vint louer dans un hôtel la chambre n° 8, qu'elle payait mensuellement trente francs. Tous les soirs, Léontine Caluras ramenait chez elle des individus qu'elle allait racoler dans les bars de la place Maubert où elle était fort connue sous le nom de « la Trotinette ». Elle avait une prédilection pour les livrogènes, qu'elle dévalisait au reste consciencieusement.

Elle rentra seule hier matin, à quatre heures. A quatre heures et demie du soir le garçon vint lui apporter des serviettes propres. Il frappa à sa porte sans recevoir de réponse. Il ouvrit et trouva la locataire étendue, tout habillée, sur son édredon, la tête était horriblement maculée de sang coagulé autour de trois blessures, l'une au-dessous de l'œil gauche et deux autres derrière l'oreille, du même côté. La carotide était, en outre, presque complètement tranchée.

Le garçon courut prévenir M. Lanet, commissaire du quartier, qui vint, en même temps que M. Cochefert, chef de la Sûreté, pour procéder aux constatations.

Les armoires et les tiroirs étaient ouverts et avaient été fouillés de fond en comble. La poche de la victime avait été coupée. Le vol est donc le mobile du crime.

Des agents ont été lancés sur les traces de l'assassin présumé, un ancien amant de Léontine Caluras.

Un déplorable accident est arrivé hier en gare du Nord.

Un lampiste, nommé Charles Grand, âgé de trente-sept ans, était monté sur le toit des wagons pour nettoyer et préparer les lampes. En sautant d'une voiture à une autre, le malheureux employé glissa, perdit l'équilibre et tomba sur la voie. A ce moment passait une locomotive faisant une manœuvre. Le mécanicien ne put stopper à temps et le pauvre lampiste fut mis par les roues en piteux état. Il a été transporté mourant à l'hôpital Lariboisière.

Des gardiens de la paix amenaient, avant-hier soir, au poste de la rue de Choiseul, un employé de commerce, Alexandre B... qui venait d'être surpris volant à l'étalage d'un libraire de l'avenue de l'Opéra.

Pendant que le brigadier de service interrogeait Alexandre B... sur son état civil, le malheureux, qui n'avait pas encore été fouillé, sortit rapidement de sa poche un flacon rempli de laudanum et en avala le contenu. Des soins lui ont été aussitôt donnés dans une pharmacie voisine, mais son état ayant paru très grave, il a été transporté à Lariboisière.

LES CAFÉS CARVALHO

Quand on veut effrayer un Oriental, on lui promet du mauvais café.

Du mauvais café ? Mais c'est ce que nous prenions le plus souvent avant l'avènement de la marque qui est le triomphe du jour : les Cafés Carvalho.

Toutes les bonnes maisons les livrent en boîtes cachetées ou sont concentrés la plus rare finesse et l'arôme le plus exquis. Adressez-vous 36, rue Cadet, à la maison de gros, si vous ne les trouvez pas chez votre épicière.

VICTIMES DU FROID

Le froid a fait, hier matin, plusieurs victimes. A sept heures, un paveur, Eugène Vachon, a été frappé d'une congestion cérébrale, à la porte de Pantin. Il est mort à la pharmacie où on l'avait transporté.

Un demi-heure plus tard, rue de Valenciennes, un employé de commerce, Pierre Chabaud, âgé de quarante-cinq ans, est tombé sur la voie publique. On n'a relevé qu'un cadavre.

A huit heures, avenue de Versailles, un ouvrier menuisier, Paul Petitjean, âgé de cinquante-cinq ans, demeurant à Auteuil, a été également frappé d'une congestion. Il est mort pendant qu'on le conduisait à son domicile.

Enfin, une jeune fille de vingt-huit ans, Mlle Henriette Bonnet, ouvrière fleuriste, a rendu le dernier soupir vers neuf heures, sur le boulevard Sébastopol. Le corps a été porté à son domicile, rue Oberkampf.

L'abus de la table pendant cette saison entraîne des phénomènes de congestion du côté du foie, teint jaune terreux, perte d'appétit, et coliques sèches. On réagira promptement contre ces états congestifs, et l'on pourra en empêcher le retour, en prenant, à l'issue de chaque repas, une ou deux cuillères de café d'Eau des Carmes Boyer, pure ou coupée d'eau. Eminentement digestive et fortifiante, l'Eau des Carmes régularise la circulation générale et équilibre le travail nutritif. L'usage régulier de ce roi des cordiaux, recommandé par les hygiénistes, apporte toujours un bien-être général.

M. Cochefert, chef de la Sûreté, recevait, hier matin, la visite d'un jeune homme qui venait lui demander de le faire écrouer au Dépôt.

Je me nomme Ludovic Lefavre, dit le visiteur, j'ai vingt-quatre ans et je suis employé de commerce. Tout récemment, j'ai passé en police correctionnelle, à Paris, pour avoir volé 500 francs à mon patron. J'ai été condamné à un mois de prison avec application de la loi Bérenger.

Lefavre ajouta que le ministère public, estimant que le vol par salarier était justiciable de la Cour d'assises, avait fait opposition au jugement.

— J'ai été averti que j'allais être traduit devant le jury de la Seine et je viens me constituer prisonnier. Arrêtez-moi donc et faites-moi conduire au Dépôt.

M. Cochefert a fait remarquer à Lefavre que, n'ayant aucun mandat contre lui, il ne pouvait faire droit à sa singulière requête.

— Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, poursuivit-il, je resterai ici jusqu'à ce qu'on m'emprisonne.

Il a été empoigné, en effet, par deux agents de la Sûreté qui l'ont simplement mis dehors.

Jean de Paris.

Memento. — Mme C..., dont le mari est cocher de fiacre, s'est jetée, hier matin, par la fenêtre de son logement, situé au quatrième étage, rue Marie-Louise. Elle a été transportée, grièvement blessée, à l'hôpital Saint-Louis.

J. de P.

LES COLONIES

TONKIN

Le courrier du Tonkin, arrivé hier à Marseille, a apporté des renseignements détaillés sur les troubles dont le *Figaro* recevait, il y a deux jours, l'annonce télégraphique.

Je les résume aujourd'hui très brièvement.

Dans divers villages et villes du Delta, de nombreuses bandes ont attaqué nos garnisons, nos postes et les milices indigènes.

La simultanéité de ces attaques montre qu'un mot d'ordre avait été donné.

Voici comment on les explique :

Ilyaqueques mois, un jeune Annamite, nommé Kytung, élevé par nous au lycée d'Alger, mécontent de n'avoir pas reçu du gouvernement tonkinois un emploi en rapport avec son mérite et son éducation, s'était fait passer pour prophète aux yeux de ses compatriotes. On l'appelait l'enfant du miracle. Désireux d'utiliser son ascendant moral sur les « n'haques » il avait, d'accord avec le titulaire européen d'une vaste concession dans le Nord, recruté plusieurs milliers de « travailleurs ».

Mais les autorités locales, justement inquiètes des menées de l'Enfant du

miracle, le firent arrêter, condamner et déporter au bagne de Poulo-Condore.

Ses partisans, soit pour exécuter le programme qu'il leur avait tracé, soit pour se venger contre les Européens de l'anéantissement de leurs espérances, ont tenté le mouvement insurrectionnel qui vient d'être heureusement réprimé.

Jean Hess.

GAZETTE DES TRIBUNAUX

TRIBUNAL CIVIL : La succession d'Allan-Kardek. — NOUVELLES JUDICIAIRES.

C'est aujourd'hui mardi que M. le substitut Le Bourdellès doit donner ses conclusions dans le curieux procès auquel a donné lieu la succession d'Allan-Kardek, et qui intéresse tous les spirites.

On sait qu'une parente de Mme Allan-Kardek, veuve du célèbre visionnaire, demande la révocation d'un legs important qu'elle a fait à la Société de librairie spirite, à laquelle on essaie de contester l'existence légale.

M. Poincaré a développé eloquemment les conclusions de la demande, et j'ai résumé précédemment sa plaidoirie.

Après lui, M. de Bigault du Granrut a soutenu les intérêts de la Société de librairie spirite, qui date de 1869, et dont le caractère sérieux ne saurait être contesté.

Au nom de M. Leymarie, gérant de la librairie spirite, M. Charles Lachau a fait observer, à son tour, que si son client avait été l'objet de poursuites en 1875 dans la fameuse affaire des photographies spirites, il était réhabilité depuis 1895. Le médium Bugnet, impliqué dans le même procès, avait abusé de sa bonne foi en mettant en vente de prétendues photographies obtenues à l'aide de spiritisme et représentant des personnages dont on avait évoqué l'esprit : c'était tout bonnement des photographies de poupées.

M. Charles Lachau défend très chaleureusement la cause du spiritisme. Il s'agit, dit-il, d'une véritable science, qui a bien le droit de réunir dans une librairie ses documents, ses publications, les résultats de ses recherches, et qui a produit déjà de fort intéressantes découvertes.

A côté des expériences de William Crookes, dont la sincérité est hors de discussion, et qui avait réussi à obtenir par la photographie les visions des médiums, il y a aujourd'hui acquis — depuis les rayons X — que la photographie peut reproduire des choses qui échappent à nos yeux, comme le fluide de nos mains et les effluves de l'airain.

C'est par l'étude des hallucinations, des pressentiments, des visions et autres phénomènes encore inexplicables qu'Allan-Kardek a commencé l'étude scientifique de ce qu'on appelle « la force psychique ». Les spirites, qui espèrent découvrir le secret des communications entre les vivants et les morts, ne sont encore qu'au début de leurs recherches. Il ne faut pas les décourager.

— Le spiritisme, a dit Allan-Kardek, n'est pas une religion nouvelle ; c'est un nouveau champ d'investigations scientifiques et contrôlées, ouvert sur le monde immatériel qui s'agit autour de nous. Les spirites pensent que si l'âme est immortelle, elle nous crée des devoirs dans notre vie terrestre, ce que l'athéisme supprime. La devise inscrite sur leurs livres est : « Hors de la charité, point de salut ! »

La librairie spirite contient toutes sortes d'ouvrages sur le magnétisme, l'hypnotisme, le somnambulisme. L'hypnotisme n'a-t-il pas acquis ses lettres de naturalisation dans la science après les travaux de Charcot et de ceux qui persévèrent dans ses recherches ? La suggestion n'est-elle pas une étude à laquelle on se livre même au Palais de Justice ? Et M. Lachau cite une expérience faite dans la Chambre du Conseil des appels de police correctionnelle, sous la présidence de M. Mañau, aujourd'hui procureur à la Cour de cassation. Le docteur Motet suggestionna un individu accusé de vol, et lui fit prendre une montre qui se trouvait dans la poche du président. Le Doyen rapporta en son temps cette expérience.

M. Poincaré avait plaidé que la Société de librairie spirite était surtout une association de captation. M. Charles Lachau répond que M. et Mme Rivail, dits Allan-Kardek, ont été les fondateurs et les directeurs de la librairie pendant quinze années. Les bénéfices étaient versés dans le fonds social pour augmenter l'importance de la librairie.

Des décisions rendues par le Tribunal de la Seine en 1881, par le président Aubépin en 1883, par le président Calmon à Bordeaux en 1885, par le Tribunal de Bordeaux en 1890, ont toutes reconnu la validité de la société.

Après la plaidoirie de M. Touchard pour M. Gérard, qui avait acheté à la Société de librairie spirite l'immeuble de l'avenue de Ségur dépendant de la succession d'Allan-Kardek, le Tribunal a renvoyé, comme je l'ai dit, la cause à aujourd'hui mardi pour les conclusions de M. le substitut Le Bourdellès. Je ferai connaître le jugement.

Deux Polonais, Silberstein et Baumann, se disputaient le cœur d'une jeune modiste, Mlle Berthe Mellet. Ce fut Silberstein qui l'emporta.

Baumann provoqua en duel son trop heureux rival. Un duel inénarrable s'ensuivit : six balles furent échangées sans résultat, au bois de Boulogne, entre les deux Polonais, dont l'un est architecte et l'autre sculpteur.

Furieux du résultat négatif de la rencontre, Baumann résolut de tuer Silberstein au saut du lit.

Un beau matin du mois de septembre, il faisait irruption, le revolver au poing, dans la chambre de son ennemi, et tirait six balles dans la direction du lit où les deux tourtereaux reposaient côte à côte.

Mais la colère faisait trembler sa main ; Silberstein avait eu le temps de se cacher sous les couvertures. Bref, il en fut quitte pour la peur, et la jeune modiste aussi.

La 9^e Chambre, malgré la plaidoirie de M. Henri Géraud, a condamné hier le vindicatif Baumann à dix mois de prison.

Nous avons parlé à plusieurs reprises du procès que soutient depuis des années un grand propriétaire algérien, M. de Noireterre, contre la Compagnie minière de Mokta-el-Hadid.

La lutte dure depuis vingt-cinq ans et a donné lieu à de retentissantes polémiques.

M. de Noireterre vient de remporter devant la Cour suprême un avantage signalé.

Sur les plaidoiries de M. Gabriel Pérouse et Bouché de Belle, la Chambre des requêtes vient d'admettre le pourvoi que M. de Noireterre avait formé, contre un arrêt de la Cour d'Alger consacrant une nouvelle entreprise de la Compagnie de Mokta-el-Hadid sur ses terres.

M. l'avocat général Cruppi avait conclu en faveur de M. de Noireterre.

Albert Batalla.

Informations

A L'ELYSEE. — Le Président de la République a reçu hier matin le général Sausser, le général Jamont, M. Pichon, ministre de France à Pékin ; les généraux Zurlinden, gouverneur militaire de Paris ; de Varaigne, de Ganay et Favaroq ; les préfets de la Meuse, de la Loire et de la Haute-Loire ; M. Delocre, inspecteur général des ponts et chaussées ; M. Viarrier, directeur de la Caisse des dépôts et consignations ; M. Masson, contrôleur central du Trésor ; M. le docteur Roux, sous-directeur de l'Institut Pasteur, qui venait lui présenter un de ses collaborateurs nouvellement décoré, le docteur Martin.

M. Félix Faure a reçu également M. Imbert, président, et les membres du bureau de la Société des anciens élèves des Ecoles des arts et métiers, qui l'ont prié de vouloir bien honorer de sa présence le bal annuel de la Société.

M. Félix Faure a accepté.

DANS LES CERCLES. — A la prochaine exposition du Cercle Volney, on annonce un très curieux portrait d'Anatole France par le peintre Edouard Fournier.

TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 16 Janvier

Dramatique suicide d'une jeune fille

MILLAU. — Une jeune fille de Millau, Mlle Mathilde Jean-Louis, âgée de vingt ans, demeurant avec ses parents, vient de se suicider dans des conditions singulièrement émouvantes.

Pendant que sa mère était au marché, elle

a pris une petite glace d'une main, un rasoir de l'autre, et elle s'est tranché la carotide.

Elle a eu la force de se traîner sur le palier de l'escalier où on l'a trouvée expirante, quelques instants après.

On ignore le mobile de cet acte de désespoir.

Les éducateurs de vers à soie

ALAIS. — Un congrès, organisé par les Sociétés d'agriculture du Gard, de la Lozère et de Vaulx, a eu lieu aujourd'hui à une heure et demie, à l'Hôtel de Ville, en présence d'une nombreuse affluente accourue de tous les points de ces départements. Prenant la défense des intérêts des cultivateurs et des éducateurs de vers à soie, MM. Fernand de Ramel et Jourdan, députés, ont pris la parole pour protester contre les desiderata des Lyonnais, réclamant une légitime protection pour les produits des Cévennes et promettant de défendre les sériciculteurs auprès des pouvoirs publics.

Après cette réunion, les manifestants se sont rendus en très grand nombre à l'hôtel de la sous-préfecture sous la conduite de MM. Pin, conseiller général, et Gaussergues, ancien député, pour inviter le représentant du gouvernement à faire aboutir les légitimes revendications des éducateurs de vers à soie.

Le phare de Faraman

MARSEILLE. — Plusieurs journaux, à propos du naufrage du vapeur *Louis*, de Nantes, près la pointe de Beauduc, ont demandé à l'administration d'élever un phare à l'extrémité de cette pointe.

Or, il existe dans ces parages le phare de Faraman. C'est un feu fixe, d'une portée de 18 milles environ, qui éclaire toute cette côte, par temps clair, bien entendu. La pointe de Beauduc en est distante d'un mille à un mille et demi seulement. Il n'y a pas longtemps que ce phare a été reconstruit et amélioré. Le phare de Faraman répond, pour de longues années encore, aux nécessités de la navigation sur ce point de nos côtes.

Les inondations

PERPIGNAN. — Les crues des cours d'eau ont augmenté ; l'Agly, notamment, a beaucoup monté.

Tandis que M. Edmond Robert, préfet des Pyrénées-Orientales, se rendait compte, à Rivallès, avec le maire et l'agent voyer en chef, des dégâts des inondations, il tomba dans un fossé rempli par les débordements de l'Agly et dont les eaux étaient dissimulées par une couche de sable. Les personnes présentes ont réussi, non sans peine, à tirer le préfet de sa périlleuse situation. Malgré cet accident, dont les conséquences pouvaient être graves, M. Edmond Robert a continué sa tournée.

Beaucoup de villages et de métairies sont toujours bloqués par les eaux. On ne sait si on parviendra à ravitailler les habitants qui ont déjà épuisé leurs provisions de vivres. De nombreuses maisons se sont écroulées un peu partout.

Le concierge Verges, une des victimes du drame de l'évêché de Perpignan, vient de succomber à ses blessures.

Assassinat d'un cheikh algérien

ALGER. — Nonassan Ahmed ben Ibrahim, cheikh d'Arris, commune mixte de l'Aurès, a été assassiné ces jours-ci.

Le crime a été accompli en plein jour. Deux Arabes se présentèrent demandant à parler au cheikh, pour lui remettre un message de la part du cheikh de la fraction Abdelrezeg.

Ahmed ben Ibrahim les reçut sans défiance. Au moment où l'un d'eux lui remettait un pli cacheté, l'autre, sortant un pistolet qu'il tenait tout armé sous son burnous, lui tira à bout portant une balle qui le traversa de part en part. Les deux meurtriers prirent aussitôt la fuite.

Le cheikh, qui avait un poulmon perforé, est mort le jour même. Six indigènes soupçonnés de complicité dans cet attentat ont été arrêtés sur mandat du Parquet de Batna.

Argus.

Petite Enquête

SUR L'OPÉRA-COMIQUE

— Suite — (1)

M. GUSTAVE CHARPENTIER

Si l'on considère l'Opéra comme une musée restreint où une demi-douzaine de chefs-d'œuvre sont offerts trois fois la semaine à un public spécial, il ne reste aux musiciens anciens et modernes, français ou étrangers, que le seul Opéra-Comique.

Alors que dix théâtres s'offrent aux littérateurs, les musiciens ont l'unique débouché d'une scène officielle où le Répertoire règne en maître — et doit régner, car supprimer le Répertoire ce serait nier l'immortalité, — où l'étranger impose ses succès — et doit les imposer, car il nous faut les connaître, — où les auteurs

(1) Voir le *Figaro* des 15 et 17 janvier.

nationaux déjà célèbres se disputent le peu de place qui reste.

Si l'Opéra devenait accueillant à la jeune musique, la situation serait identique, car la musique dramatique subira toujours cette faute énorme des entrepreneurs que, des deux scènes mises à son service, aucune n'est habitable pour le drame lyrique. « Quatre-vingts personnes en scène (!) me disait le regretté Carvalho, où voulez-vous que je les mette ? » — « Des actes avec trois personnages, m'objectait M. Gailhard, ce serait ridicule à l'Opéra ! »

La nouvelle scène de la rue Favart étant, paraît-il, plus petite encore que l'ancienne, l'avenir du drame musical devient problématique.

Ad ! si nous avions le Lyrique municipal ! mais nous n'avons pas.

L'Opéra livré à l'aristocratie ; L'Opéra-Comique livré aux bourgeois ; Le peuple livré au café-concert : Tel est le programme artistique des démocrates de la Ville-Lumière !

Cependant, avec le répertoire limité que lui imposera cette curieuse situation, le directeur de demain pourra faire encore de belles et bonnes choses. Il n'aura, pour cela, qu'à s'inspirer des théâtres étrangers si actifs, si éclectiques, si courageusement artistiques. Sans doute, il contentera difficilement public, musiciens et actionnaires. Sous l'assaut des manuscrits et des recommandations, il aura de la peine à conserver sa lucidité, son indépendance, mais, s'il devait abandonner une partie de son programme, qu'il n'oublie pas que l'Opéra-Comique doit être, avant tout, le théâtre des jeunes musiciens.

Tant pis pour les œuvres étrangères si Wagner accapare toute la place qu'on voudrait lui réserver !

Tant pis pour l'ancien répertoire qui nous barra trop longtemps la route !

La jeunesse attend enfin un directeur audacieux, un général à batailles ! Oui, nous attendons un directeur qui sache utiliser nos forces neuves, nous attendons l'homme qui hospitalisera les musiciens d'avant-garde, de Pierné à Debussy, de Carraud à d'Indy, de Leroux à Erlanger, à Bruneau, nous attendons celui qui accueillera les drames de Descaevs, Henri de Régnier, Paul Adam, Verhaeren, La Jeunesse, Saint-Georges de Bouhellier, comme nous attendons la Sarah Bernhardt ou la Duse hardie qui incarnera la *Dame à la fault* de Saint-Pol-Roux.

La belle aventure d'Edmond Rostand prouve surabondamment que l'heure est aux poètes, que ces poètes le soient en musique, en peinture, en plastique ou en verbe !

Gustave CHARPENTIER.

LES THÉÂTRES

Opéra-Comique. — Mme Marie Brema dans *Orphée*

La nouvelle direction de l'Opéra-Comique débute par une heureuse soirée. Bénéficiaire du traité qui lie pendant quelques jours encore Mme Marie Brema à ce théâtre, le public parisien va pouvoir entendre une des plus belles, des plus nobles tragédiennes lyriques de ce temps et goûter une complète joie d'art. Il ne s'agit pas là, en effet, d'une cantatrice au sens que l'on attache d'ordinaire à ce mot. Certes, Mme Brema possède une voix ample, généreuse et « prenante » dont elle tire un étonnant parti, mais il faut considérer cette voix simplement comme un moyen d'expression ajouté aux autres et inséparable des autres. Aucun moment, Mme Brema ne chante pour chanter. En scène, elle n'est pas une chanteuse : elle est le personnage qu'elle a étudié, qu'elle a composé et qu'elle représente, et, dès lors, le chant devient l'humble serviteur de la déclamation et reste soumis à la mimique et la plastique. Qu'importe la qualité du son si la netteté de la parole, la vérité de la phrase en souffrent, et si la justesse du geste et de l'attitude est absente ? Mme Brema emprunte donc aux créateurs des lettres, de la statuaire et de la peinture leur mode de travail, et son interprétation est ainsi, en réalité, une création. La musique élargissant tout, Mme Brema s'en sert pour hausser dans le symbole les êtres, cependant d'humaine frémissance, dont elle prend la forme, et de ces êtres, généralisés en quelque sorte par la grande allure qu'elle leur donne, magnifiés par la superbe langage qu'elle leur prête, créatrice, elle fait de la vie.

Hier, dans le chef-d'œuvre du divin

Comédienne

I

— Suite —

Mlle de Lugin ne condamna pas son père. Ce fut le monde qu'elle prit en horreur. Ce lui devint intolérable de paraître dans une salle de bal entre ce vieillard dont, brusquement, le déclin s'accroissait, et cette éblouissante belle-mère que le luxe et la joie rajeunissaient, embellissaient encore. Plutôt que de laisser M. de Lugin seul dans un coin, objet de réflexions malveillantes et de sourires, tandis qu'Yvonne, aussi décolletée que possible, tourbillonnait aux bras de ses valseurs, Georgette refusa toutes les danses. Elle finit par persuader à ses parents que les soirées l'ennuyaient, et on la laissa à la maison. Réfugiée dans sa chambre, dans son lit, accoudée sur l'oreiller, un livre à la main, elle oubliait ce qui se passait là-bas, n'en ressentait plus les mille froissements.

Mais ce fut un autre supplice. On la plaigait comme une pauvre petite Cendrillon négligée par son père, tyrannisée par une marâtre. On lui dit que Mme de Lugin ne permettrait jamais qu'un dotât, l'empêcherait de se marier. On lui ouvrit les yeux sur ce qu'on appelait « ses intérêts ».

La question d'argent ne la préoccupait pas. Elle avait la charmante fierté de vouloir être aimée, épousée pour elle

même. Mais ces pitiés, ces calomnies ou ces ironies, qui variaient suivant son attitude, et qu'elle ne pouvait baïllonner, l'exaspéraient. Et pas de compensation dans la vie intime ! Son père n'était plus le même, toujours maintenant sur la défensive, comme par une crainte d'être jugé ou influencé par elle. Sa belle-mère lui témoignait de l'affection, mais lui montrait un cœur si vide, un cerveau si léger, que cette affection semblait une chose sans raison d'être et sans racines, une floraison factice qui se fanerait au moindre courant d'air froid, une bulle de savon qui éclaterait au premier petit souffle hostile.

En jugeant ainsi, Georgette ne se trompait pas. La question de son mariage dissipait l'apparente tendresse, fit surgir les sentiments presque haineux, les phrases cinglantes, les mots amers. Peu s'en fallut qu'Yvonne allumât la guerre entre le